

BD : l'affaire des femmes

Tollé au Festival d'Angoulême : début janvier, une première liste de 30 noms sélectionnés pour le Grand Prix 2016 comprenait... 30 hommes. Le patriarcat règne-t-il donc sans partage sur la BD ? Plus tout à fait...

FRÉDÉRIC POTET

Si existe, la bande dessinée ? Il aura fallu un impair fâcheux – aussi gros que le nez au milieu de la figure des personnages de Florence Cestac, seule femme à avoir été désignée Grand Prix d'Angoulême en quarante-trois éditions (c'était en 2005) – pour qu'une tempête sans précédent souffle sur le Festival international de la bande dessinée. Alors que le milieu se demande encore comment la direction artistique de la manifestation a pu arrêter, début janvier, une liste de trente noms exclusivement masculins en vue de l'élection du prochain Grand Prix, l'idée s'est installée que le 9^e art était un monde d'hommes.

Un chiffre, publié un mois plus tôt dans le rapport annuel de l'Association des cri-

tiques et journalistes de bande dessinée, corrobore cette opinion : 12,4 % des professionnels seraient de sexe féminin. La proportion a beau avoir triplé au cours des trente dernières années, comment la bande dessinée, médium censé s'adresser à tous, a-t-elle pu accumuler un tel retard ? Les raisons sont multiples. Elles remontent aux origines mêmes de la « littérature en estampes », comme l'appelaient celui qu'on considère comme son inventeur, le Suisse Rodolphe Töpffer (1799-1846).

« La bande dessinée s'est autonomisée au XIX^e siècle comme une variante de la caricature, rappelle Thierry Groensteen, historien et théoricien de la bande dessinée. Or il n'y avait aucune caricaturiste à l'époque. D'abord parce que les femmes n'avaient pas le droit d'étudier dans les écoles d'art. Ensuite parce que les dessinateurs de presse étaient considérés comme des journalistes qui émettaient des opinions : le statut de la femme ne lui permettait guère, alors, de donner son avis sur la marche du monde. »

Au début du siècle suivant, cependant, l'apparition de revues pour jeunes filles – *La Semaine de Suzette* (1905), *Fillette* (1909), *Bernadette* (1914) ou, plus tard, *Ames vaillantes* (1938) – donne naissance à une bande dessinée féminine. Deux héroïnes « immortelles » datent de cette période : Bécassine et L'Espiegle Lili. La première est imaginée par la rédactrice en chef de *La Semaine de Suzette*, Jacqueline Rivière, qui en confiera la réalisation à Joseph Porphyre Pinchon ; la seconde est la création de Jo Valle et André Vallet. Des hommes... Il existe bien des auteures, mais en petit nombre. « La bande dessinée était tenue en piètre estime. Il n'était pas bien vu pour une femme de s'y fourvoyer », explique Thierry Groensteen.

A leur image, les héroïnes vont, elles aussi, avoir du mal à s'imposer, et ce d'autant qu'un personnage dominant va envahir les illustrés des années 1930 : l'aventurier. Qu'il soit détective, cow-boy, pilote ou spatonaute, il s'agit toujours d'un homme. Et d'un homme non marié, ni même fiancé. « Il était inconcevable qu'un personnage masculin puisse avoir une petite amie. Les mouvements catholiques, qui dirigeaient un certain nombre de

publications, avaient fait de la bande dessinée un enjeu idéologique », rappelle Jean-Pierre Mercier, conseiller scientifique au Musée de la bande dessinée d'Angoulême.

La loi de juillet 1949 sur « la surveillance des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence » accentue cette tendance, rendant quasiment impossible toute histoire qui parlerait de vie de couple. Qu'ils soient nés durant cette période ou avant, tous les personnages iconiques du 9^e art sont des célibataires endurcis : Tintin, Spirou, Astérix, Lucky Luke... « L'absence d'héroïnes a contrarié les vocations d'auteures. Comment vouloir faire ce métier quand il n'est pas possible de s'identifier à des personnages qui vous sont proches ? », souligne Patrick Gaumer, auteur du *Dictionnaire mondial de la bande dessinée* (Larousse, 1994).

Du coup, peu d'œuvres créées par des femmes passeront à la postérité dans la première partie du XX^e siècle. A l'étranger, cependant, citons les *Kewpies*, de l'Américaine Rose O'Neill (1909), *Rupert Bear*, de la Britannique Mary Tourtel (1920), les *Moumines*, de la Finlandaise Tove Jansson (1939)... A ces exceptions près, le constat de Thierry Groensteen est sans appel : « A talent égal, les femmes n'ont pas percé. »

Il faut attendre le milieu des années 1970 pour voir s'esquisser les contours d'une nouvelle scène féminine. La BD vient alors d'entamer sa mue en direction d'un public adulte avec la création de *Métal hurlant* et de *L'Echo des savanes*. Claire Bretécher, qui publie sa première planche des *Frustrés* dans *Le Nouvel Observateur* en 1973, accède rapidement au statut de vedette. Elle va longtemps être la seule à tenir le flambeau d'une BD « genrée » dans un monde tenu par des hommes.

Une revue 100 % féminine, *Ah! Nana*, est toutefois lancée par les Humanoïdes associés en 1976. A son sommaire : des dossiers sur l'inceste, l'homosexualité, les violences faites aux femmes... Mais la censure veille. Après neuf numéros, une interdiction d'affichage entraîne sa disparition. « Toutes les auteures d'*Ah! Nana* n'ont eu d'autre choix que de retourner à

l'édition jeunesse, l'espace assigné aux femmes pour raconter des histoires sages aux enfants», se souvient Chantal Montellier. Celle-ci sera alors l'une des rares, avec Bretécher et Annie Goetzinger, à persévérer dans sa voie. Non sans mal.

«*A chaque fois que je présentais mes planches à un éditeur, il se contentait de les compter pour vérifier que le nombre y était, mais sans les regarder. On me parlait de Moebius, de Chaland, de Tardi... Jamais de mon travail. Je me sentais infériorisée*», poursuit Chantal Montellier. Une explication a fini par se faire jour en elle: «*L'imaginaire féminin dérange l'ordre et le système. Qu'une femme soit capable de produire des images agresse l'inconscient des hommes. C'est la peur de se confronter au regard de l'autre.*»

L'«*autre*» va pourtant réussir à faire entendre sa différence. Sa chance? L'apparition de nouvelles formes de bande dessinée autorisant des récits plus intimes. Ainsi le roman graphique, genre que Marjane Satrapi porte au sommet avec *Persepolis*, suite de quatre albums (L'Association, 2000-2003) dans laquelle elle raconte sa jeunesse. La série connaît un succès considérable, avec plus d'un million d'albums vendus et une adaptation au cinéma (2007).

Autre extension formelle de la BD traditionnelle, le blog va, lui, donner l'occasion à certaines créatrices, comme Pénélope Bagieu, de capter directement un public, sans passer par l'édition. Le manga enfin, lecture segmentée selon l'âge et le sexe des lecteurs, n'est pas en reste avec le succès du *shojo*, destiné aux adolescentes et généralement réalisé par

des femmes.

Le paysage s'est transformé. En témoigne la place qu'occupent aujourd'hui les femmes dans la chaîne du livre: un tiers des éditeurs BD au sein des principales maisons francophones (Dargaud, Glénat, Delcourt/Soleil, Le Lombard, Dupuis, Casterman) sont aujourd'hui des éditrices. La parité est aussi de mise dans les écoles de bande dessinée apparues ces dernières années, telle l'Académie Bras-sart Delcourt, à Paris.

Scénaristes ou dessinatrices, les femmes ont désormais la possibilité d'avoir voix au chapitre. «*Elles ont enfin des modèles devant elles qui leur permettent de se lancer, de se projeter et de s'affirmer,*

reconnaît Catel Muller, dite Catel, 51 ans, spécialiste de biographies d'avocates de la cause féminine (Edith Piaf, Kiki de Montparnasse, Olympe de Gouges...). *A mes débuts, dans les années 1990, on ne se sentait pas "admisés" dans le milieu. Les filles qu'on trouvait dans la BD étaient majoritairement les coloristes de ces messieurs. Inconsciemment, le sexisme sévissait.*»

Sévit-il toujours autant? «*Il n'y a pas de sexisme au ras des pâquerettes, mais un sexisme intégré, tacite, auquel on est habituées car il est le même partout dans la société*, témoigne Pénélope Bagieu, 34 ans. *Une histoire racontée par une femme sera toujours considérée comme un "livre de femme", alors qu'une histoire racontée par un homme est un "livre" tout court.*»

Sur ce sujet, cependant, les avis divergent parmi les auteures. Certaines féministes de la première heure revendiquent ainsi haut et fort la notion de «*BD fémi-*

nine». Ses caractéristiques? «*Une forme de timidité et d'effacement en matière de narration, des thèmes qui sont de l'ordre de l'intime, une façon de représenter les corps associée à notre libido, qui est différente de celle des hommes*», détaille Chantal Montellier, 68 ans, fondatrice en 2007 du prix Artemisia, remis chaque année à un album réalisé par une femme. «*Oui, il existe une BD féminine, et alors? En quoi est-ce discriminatoire de dire cela?*», lance Annie Goetzinger, 64 ans, qui travaille actuellement sur une biographie de Colette – «*Un "grand écrivain féminin", comme on la qualifie unanimement*», dit-elle.

Le discours est tout autre du côté des fondatrices du Collectif des créatrices de bande dessinée contre le sexisme, créé en septembre 2015 et fort de 210 membres à ce jour. Celles-ci estiment, à l'inverse, que la «*bande dessinée féminine*» ne peut pas être considérée comme un genre narratif qu'on rangerait aux côtés du polar et de la SF, et que publier des collections «*féminines*», comme l'ont fait il y a quelques années certains éditeurs sous le label «*girly*», est misogyne.

Avant que n'éclate le tollé de début janvier, le collectif en question avait obtenu du Festival d'Angoulême la tenue d'une conférence consistant à projeter une sélection de planches sur grand écran et à demander au public de deviner si elles ont été réalisées par des hommes ou des femmes. L'exercice se tiendra samedi 30 janvier au Conservatoire de la ville. Avis aux intéressé(e)s. Le long combat des femmes pour l'égalité des sexes dans la bande dessinée est loin d'être terminé. ■

« Une histoire racontée par une femme sera toujours considérée comme un "livre de femme", alors qu'une histoire racontée par un homme est un "livre" tout court »

Pénélope Bagieu